

## Introduction

Mons, 23 août 1914. Les soldats anglais qui tenaient la ville ont cédé devant les troupes allemandes. Ils reculent, se réfugient momentanément sur une colline. Les hommes du 75<sup>e</sup> régiment d'infanterie de Brême, eux, progressent et approchent, décidés à stopper la retraite des troupes britanniques. L'encerclement semble inévitable. La défaite s'annonce car les Allemands bénéficient d'une large supériorité numérique, mais l'impensable se produit : les fantassins du Reich s'éloignent, abandonnant la place aux Anglais. L'explication vient quelques temps plus tard : un chevalier serait apparu dans le ciel, aurait chargé les combattants allemands et, ainsi, provoqué leur fuite. Des soldats des deux camps l'ont vu. Ils le certifient. Les Allemands hésitent entre Wotan et le diable. Les sujets du roi George V sont catégoriques : le cavalier qui a surgi, l'épée à la main, n'est autre que saint Georges. Les témoignages se multiplient. Ils concordent tous. Les Britanniques y voient l'expression de la bienveillance divine à leur égard et la preuve du soutien que Dieu apporte à leur cause. Arthur Machen, le journaliste et auteur de littérature fantastique qui a publié la première version du récit dans le *London Evening News* du 29 septembre 1914, jour de la Saint-Michel, est dépassé par les événements. Il n'a jamais envisagé que son article puisse avoir un tel retentissement. Il sait cependant qu'il doit la vérité à ses concitoyens et il ne la cache pas. Il avoue à ceux qui désirent en savoir davantage qu'il a laissé son imagination courir. Il finit même par publier un livre dans lequel il revendique le fait d'avoir écrit une fiction, inspirée de la bataille d'Azincourt<sup>1</sup>. Le démenti apporté n'est pas reçu. Pire, il redonne un second souffle à la rumeur. L'histoire séduit. Merveilleux et propagande font bon ménage. Quand l'enthousiasme des civils fléchit, quand le moral des troupes baisse, l'intervention du saint guerrier rassure et reconforte autant qu'elle encourage les Britanniques<sup>2</sup>.

Saint Georges, que d'aucuns affirment avoir vu à Mons, est aussi celui qui surgit lors de la bataille d'Antioche, en 1098, pour soutenir les croisés. Il compte au rang de ceux qui, parce qu'ils manièrent la lance et l'épée, auraient pu se voir refuser l'entrée du paradis au nom du cinquième commandement,

1. A. MACHEN, *The Angels of Mons. The Bowmen and Other Legends of the War*, Londres, 1915.

2. D. CLARKE, *The Angel of Mons. Phantom Soldiers and Ghostly Guardians*, Chichester, 2004.

« Tu ne tueras pas<sup>3</sup> ». En 1890, Charles Profillet repérait plus de quinze mille saints qui, comme Georges, furent militaires<sup>4</sup>. Leur nombre a été, récemment, réduit par André Corvisier et fixé à mille vingt-sept<sup>5</sup>. Les chiffres varient. Ils donnent toujours raison à Hippolyte Delehaye qui, en 1909, soulignait la « proportion d'uniformes dans le chœur des martyrs<sup>6</sup> ». Ils suscitent aussi l'interrogation car les nombres avancés diffèrent fortement. L'explication tient, en grande partie, à la difficulté à définir le saint « militaire ». De fait, les critères retenus changent d'un auteur à l'autre. Charles Profillet entend l'adjectif « soit dans un sens restreint pour désigner le saint qui pendant la majeure partie de sa vie avait vécu dans les camps ou sur les champs de bataille, soit dans un sens large pour désigner le saint qui durant un temps quelconque de sa vie avait porté les armes dans un but officiel de défense sociale<sup>7</sup> ». Il ne peut, dans ce contexte, que réunir un vaste *corpus*. André Corvisier, confronté aux « rois, officiers royaux et seigneurs [qui] sont des *bellatores* » susceptibles d'intégrer « sa liste des personnages à étudier », préfère renoncer aux « critères professionnels et administratifs<sup>8</sup> ». Il décide de se pencher sur des « figures de saints militaires », des martyrs comme Maurice, des confesseurs comme Martin de Tours, « des saints de la Bible » comme l'archange Michel ou encore des « saints “construits” » comme Georges.

Recenser les divers saints qui appartenirent à l'armée et furent mis à mort pour leurs convictions religieuses, ceux qui perdirent la vie sur les champs de bataille alors qu'ils défendaient la foi ou œuvraient à la diffusion de celle-ci et, enfin, ceux qui portèrent les armes à un moment de leur existence est un exercice complexe. Faut-il traquer les références à la *militia* dans les vies des martyrs des premiers siècles ? L'intérêt serait limité car le terme désigne le service public sans distinguer les fonctionnaires civils des soldats<sup>9</sup>. Un flou comparable prévaut pour *officium* qui vise l'ensemble des employés au service d'un dignitaire exerçant une responsabilité administrative ou militaire<sup>10</sup>. Le cas des saints dont les *Vite* furent arrangées, réécrites ou plus modestement enrichies, pour qu'ils incarnent un modèle plus adapté au contexte socio-politique ne serait pas plus simple. Julien de Brioude en est un bon exemple. Les clercs brivadois ont œuvré, dès les premières décennies du IX<sup>e</sup> siècle, à la rédaction d'une nouvelle version de la vie du martyr, faisant explicitement de Julien un soldat<sup>11</sup>. Relater les exploits militaires de

3. Exode 20, 13.

4. C. PROFILLET, *Les saints...*

5. A. CORVISIER, *Les saints...*, p. 91.

6. H. DELEHAYE, *Les légendes...*, p. 2.

7. C. PROFILLET, *Les saints...*, 1, p. III.

8. A. CORVISIER, *Les saints...*, p. 14.

9. R. DELMAIRE, *Les institutions...*, p. 179.

10. *Ibid.*.

11. A. DUBREUCQ, « Les textes de la passion de saint Julien de Brioude : un état des lieux », *Saint Julien...*, p. 195-212 ; E. DEHOX, « À l'épreuve de l'an mil. Grandeur et déclin du culte de saint Julien de Brioude (IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle) », *Brioude...*, p. 279-304, p. 279-281.

Julien était néanmoins délicat. Le résultat déçoit. Si le saint « militarisé » de Brioude fut honoré en tant que martyr et militaire à la fin du Moyen Âge<sup>12</sup>, il a longtemps fait pâle figure à côté de Guillaume de Gellone, le comte carolingien « sanctifié » et indéniablement guerrier, qui correspond davantage aux attentes de l'aristocratie des <sup>x<sup>e</sup>-xii<sup>e</sup></sup> siècles<sup>13</sup>. Le cas dionysien mériterait aussi attention. Les récits hagiographiques affirment que saint Denis fut le premier évêque de Paris, mais deux images au moins, celle du *flabellum* de Tournus, datée des années 865-875, et celle de la chapelle des moines de Berzé-la-Ville, peinte dans les premières décennies du <sup>xii<sup>e</sup></sup> siècle, le montrent en soldat<sup>14</sup>.

La liste est, ainsi, difficile à dresser. L'égrener n'aurait pas non plus un intérêt évident. Il ne s'agira donc pas de proposer un nouveau catalogue des figures martiales du sanctoral, des saints « guerriers » plutôt que « militaires » car ce dernier adjectif implique l'appartenance à l'armée et conduirait à écarter des personnalités aussi importantes que saint Michel. Le choix retenu, contestable par définition, est celui d'une sélection, qui profite, dans un premier temps, à l'archange. Pour les hommes du Moyen Âge, pétris des écrits bibliques, Michel est le prince (*princeps*) du peuple de Dieu, Israël puis l'*Ecclesia*, de l'Église, qu'il défend et protège<sup>15</sup>. Il est également celui qui, après avoir disputé au diable le corps de Moïse<sup>16</sup>, s'oppose encore à Satan et à ses sbires puisqu'il veille sur le sort des âmes des défunts et participe aux « justices de l'au-delà<sup>17</sup> ». Il est encore le chef des milices célestes et, affirme l'Apocalypse, au jour fixé par Dieu, il conduira ses anges pour combattre le dragon, incarnation de l'Antéchrist, le vaincre et permettre la Parousie, la seconde venue, glorieuse, du Christ<sup>18</sup>. Si la victoire qu'il remporte sur l'animal diabolique est exceptionnelle par sa portée eschatologique, elle n'est pas, *mutatis mutandis*, son apanage. D'autres saints, évêques ou abbés bien souvent, tels le Parisien Marcel ou les Bretons Pol Aurélien, Gildas, Efflam ou encore Samson, chassent également les dragons. L'hagiographe peut, le cas échéant, comme le fait Venance Fortunat pour décrire l'intervention de Marcel sur les rives de la Bièvre<sup>19</sup>, filer la métaphore guerrière, mais son propos demeure incomparable avec les récits qui rapportent l'affrontement entre saint Georges et le monstre.

12. Entre autres : C. BEAUNE, « Traduire Grégoire à Tours au <sup>xv<sup>e</sup></sup> siècle », *Grégoire de Tours...*, p. 331-339.

13. E. DEHOUX, « À l'épreuve de l'an mil... », p. 282-303.

14. *Flabellum* dit de Tournus, originaire de Noirmoutier (Vendée) (Florence, Musée national du Bargello, collection Carrand) ; Berzé-la-Ville (Saône-et-Loire), chapelle des moines, registre inférieur de la peinture de l'abside. La présence d'inscriptions sur ces deux images empêche toute confusion dans l'identification du saint représenté.

15. Livre de Daniel 10, 12-13 ; 10, 20-21 ; 12, 1-2.

16. Épître de Jude 9.

17. J. BASCHET, *Les justices...*

18. Apocalypse 12, 7.

19. VENANCE FORTUNAT, *Vita sancti Marcelli*, x, p. 53-54.

L'épisode, volontiers folklorique<sup>20</sup>, n'apparaît que tardivement dans les sources écrites occidentales. Il est mentionné pour la première fois dans le *Passionale de sanctis* de Barthélemy de Trente vers 1244/1263<sup>21</sup>, puis repris scrupuleusement et développé par Jacques de Voragine dans la *Légende dorée*<sup>22</sup>. Les récits antérieurs n'évoquent pas le combat contre le dragon. Ils soulignent plutôt que Georges abandonna richesses et carrière dans la *militia* de Cappadoce pour témoigner de sa foi chrétienne et persévéra jusqu'à la mort<sup>23</sup>. La diversité des sévices endurés, la durée exceptionnelle du martyr – sept ans – et les trois résurrections du saint conduisirent le pape Gélase à déconseiller la lecture de la *Passio sancti Georgii* aux fidèles à la fin du v<sup>e</sup> siècle<sup>24</sup>. L'histoire du Cappadocien fut cependant amendée pour contribuer à affermir la foi après avoir pu ébranler les certitudes des croyants et elle connut un succès dont témoignent, entre autres, les nombreuses copies conservées de la *Passio*<sup>25</sup>.

Le sondage effectué à partir des bases de la *Bibliotheca hagiographica latina* conforte, malgré ses limites, la sélection de saint Maurice<sup>26</sup>. Chef de la légion thébaine, Maurice aurait quitté l'Égypte sur ordre de l'empereur pour gagner la Gaule avec ses hommes et y mater une révolte. Parvenu dans les Alpes, non loin d'Agaune, il aurait choisi de s'écarter du camp des contingents impériaux et de ne plus se soumettre aux ordres reçus. Une version anonyme de la Passion des Thébains, rédigée à la fin du iv<sup>e</sup> siècle ou dans les toutes premières décennies du siècle suivant, affirme que Maurice et ses compagnons auraient refusé d'offrir des sacrifices aux divinités de l'Empire<sup>27</sup>. Eucher de Lyon qui réécrit le récit entre 443 et 451 omet les honneurs rendus aux idoles. Il préfère dire que Maurice et ses compagnons ont choisi de désobéir puisqu'ils ne pouvaient pas envisager d'employer leurs armes contre des chrétiens dont ils partageaient la foi<sup>28</sup>. L'issue est, dans les deux cas, similaire : la légion est décimée et, finalement, anéantie, mais le motif change. Le prélat lyonnais n'a pas uniquement adapté la Passion des Thébains aux réalités politiques de son temps. En précisant que Maurice est mis à mort pour insubordination plus que pour sa foi qu'il aurait refusé de renier, il a élaboré un modèle de sainteté militaire *stricto sensu*<sup>29</sup>.

20. J. LE GOFF, « Culture ecclésiastique et culture folklorique au Moyen Âge : saint Marcel de Paris et le dragon », *Un autre Moyen Âge...*, p. 229-316.

21. BARTHELEMY DE TRENTE, *Passionale de sanctis*, p. 77-78.

22. JACQUES DE VORAGINE, *Legenda aurea*, p. 391-394.

23. *Acta sancti Georgii...*, p. 117-122. F. CUMONT, « La plus ancienne légende... ».

24. *Das Decretum Gelasianum...*, p. 84.

25. Annexes, tableau 1.

26. *Ibid.*

27. *Passio interpolata...*, p. 345-349 ; « La passion anonyme... ».

28. *Passio Acaunensium martyrum auctore Eucherio...*, p. 20-41.

29. A. BARBERO, « Santi laici et guerrieri. Le trasformazioni di un modello nell'agiografia altomedievale », *Modelli di santità...*, p. 125-140 ; É. CHEVALLEY, J. FAVROD, L. RIPART, « Eucher et l'Anonyme : les deux Passions de saint Maurice », *Mauritius...*, p. 423-438, p. 429-433.

La fidélité au prince caractérise un autre guerrier : Guillaume. Aristocrate austrasien chargé des affaires politiques et militaires du sud du royaume d'Aquitaine en 789-790, Guillaume est aussi le *primus signifer*, le premier porte-enseigne, des armées carolingiennes. Défait à l'Orbieu en 793, il participe, victorieusement cette fois, au siège de Barcelone en 800-801 puis il se retire, vers 806, à Gellone, abbaye qu'il a fondée et dotée quelques années auparavant, où il meurt en 812<sup>30</sup>. Dix ans plus tard, Ardon, un moine d'Aniane, lui consacre la fin du chapitre 30 de la *Vita Benedicti abbatis Anianensis*<sup>31</sup>. Il souligne l'ascétisme du guerrier converti, son désir d'imiter le modèle incarné par Benoît et sa volonté de mener une vie faite d'humilité et de discipline dans un texte que reprend, vers 1122-1125, l'auteur de la *Vita Guillelmi*<sup>32</sup>. Ce dernier ne se contente pas des écrits du religieux anianais car il n'entend pas négliger la vie de Guillaume « avant Gellone ». Il puise alors, consciemment, dans les récits épiques et dispose de ressources considérables car Guillaume de Gellone et Guillaume d'Orange, le héros de près d'un quart de l'épopée conservée, ne sont qu'un. Guillaume est une figure composite, héroïque, mais aussi sainte, les moines de Gellone et les fidèles qui fréquentent l'abbaye de Saint-Guilhem-le-Désert n'en doutent pas, les autorités romaines l'admettent<sup>33</sup>. Le portrait brossé par l'hagiographe se révèle être un formidable « assemblage hagiographico-épique<sup>34</sup> » qui « provincialise » le comte carolingien ou, plutôt, témoigne de la « provincialisation » de l'épopée. Que Guillaume ait soumis les villes de Nîmes et d'Orange à la domination chrétienne est, en effet, un fait acquis avant qu'il ne soit affirmé dans la *Vita Guillelmi* et répété dans les chansons épiques<sup>35</sup>. Il a même déjà profité à la cité orangeoise. En 1112, le pape Pascal II a consenti à la séparation des évêchés d'Orange et de Saint-Paul-Trois-Châteaux et il a, en partie au moins, justifié sa décision par la célébrité que la ville doit aux « chansons en langue vulgaire<sup>36</sup> », peut-être à

30. Sur le Guillaume historique, entre autres : J. M. SALRACH, « Guillaume et Barcelone : la formation de la Marche hispanique », *Entre histoire et épopée...*, p. 25-44 ; C. LAURANSON-ROSAS, « Les Guillelmes : une famille de l'aristocratie d'empire carolingienne dans le Midi de la Gaule (VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle) », *Ibid.*, p. 45-81 ; A. DUBREUCQ, « Guillaume de Toulouse et la politique carolingienne en Aquitaine d'après les sources narratives », *Ibid.*, p. 183-205.

31. ARDON, *Vita Benedicti abbatis Anianensis...*, p. 211-213.

32. *Vita Guillelmi*, p. 811-820.

33. J.-L. LEMAÎTRE, D. LE BLÉVEC, *Le livre...*, p. 34. ALEXANDRE II, « *Quia divina clementia* », col. 1311.

34. P. CHASTANG, « La fabrication d'un saint. La *Vita Guillelmi* dans la production textuelle de l'abbaye de Gellone au début du XII<sup>e</sup> siècle », *Guerriers et moines...*, p. 439-447 ; *Id.*, « De saint Guilhem à Guillaume d'Orange : les métamorphoses d'un comte carolingien (fin X<sup>e</sup>-début du XII<sup>e</sup> siècle) », *Entre histoire et épopée...*, p. 207-231, p. 224 pour l'expression que nous empruntons.

35. F. MAZEL, « L'héritage symbolique de Guillaume dans l'aristocratie méridionale des XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles : tradition familiale ou fascination épique ? », *Entre histoire et épopée...*, p. 163-180, p. 166-167. Guillaume n'est, *a priori*, pas strictement dit « d'Orange » avant les années 1160-1170, dans la version longue du *Moniage Rainouart*, mais le lien du héros et du saint avec la cité provençale est établi avant cette date (*Ibid.*, p. 166, n. 7).

36. *Gallia christiana novissima*, VI, diocèse d'Orange, n° 72.

la *Presa d'Aurenga* qui date du premier tiers du XII<sup>e</sup> siècle et qui inspire la *Prise d'Orange*.

Les figures de Michel, Georges, Maurice et Guillaume se singularisent par leur nature, leur « histoire » autant que par les modèles qu'elles incarnent. Elles sont aussi différentes que complémentaires. Elles se répondent, s'associent éventuellement ou, parfois, au contraire, se démarquent, se distinguent si elles ne s'opposent pas. Elles s'apprécient à la lumière des autres et elles éclairent, ensemble, la société aux valeurs chrétiennes et guerrières affirmées dans laquelle elles s'insèrent et qui, en l'occurrence, se construit, s'organise et s'ordonne en Francie occidentale sur les ruines de l'Empire carolingien. Cette société ne renie pas, loin s'en faut, l'héritage laissé par les descendants de Pépin le Bref. Elle en est imprégnée. Elle s'y réfère. Elle y plonge ses racines. Hommes de guerre, princes et religieux puisent dans l'idéologie développée par les monarques francs et nuancée, le cas échéant, par les clercs soucieux de voir leur spécificité reconnue, affirmée et respectée<sup>37</sup>. Ils y trouvent, les uns comme les autres, les fondements de leurs ambitions, de leurs prétentions voire de leurs revendications. Appropriations, relectures, adaptations et récupérations s'opèrent au sein du *regnum* confié aux Capétiens. Les saints guerriers en sont des révélateurs. Par la diversité des modèles qu'ils incarnent, par leur personnalité et par les enjeux politiques et spirituels auxquels ils sont liés, ils en sont des témoins autant que des acteurs. La mort de Louis IX, le 25 août 1270, sous les remparts de Tunis, n'est pas sans incidence sur leur image. L'idéal qui animait le roi-croisé ne lui survit guère. Philippe IV, son petit-fils, ne néglige pas la croisade. Il ne manque pas une occasion de l'envisager car il sait qu'elle est « l'instrument d'une hégémonie politique<sup>38</sup> », mais il ne peut se résoudre à partir en Terre sainte en laissant derrière lui un royaume dont les affaires ne seraient pas réglées. Ses choix diffèrent de ceux retenus par Saint Louis, mais Philippe IV poursuit la politique de ses pères jusqu'à l'emporter sur le pape. L'attentat perpétré contre Boniface VIII à Anagni dans la nuit du 7 au 8 septembre 1303 est fameux. Il « confirme » pourtant « plus qu'[il] n'inaugure les progrès de l'État que Bouvines, l'annexion du Languedoc et les cinquante ans de règne de Saint Louis avaient ancrés<sup>39</sup> ». Il rompt cependant l'équilibre qui avait jusque-là prévalu dans les relations entre Rome et le royaume de France et offre, à notre étude, un *terminem ad quem*.

Centrée sur le royaume franc, de l'avènement d'Hugues Capet à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, l'enquête entreprise ne porte pas sur les saints ou leur culte.

37. D. ALIBERT, « La majesté sacrée du roi... » ; *ID.*, *Les Carolingiens...* ; *ID.*, « Sacre royal et onction royale à l'époque carolingienne », *Anthropologies juridiques...*, p. 19-44 ; *ID.*, « Le roi, divin vassal ? La relation du roi à Dieu au IX<sup>e</sup> siècle », *Dieu, le prince...*, p. 51-64 ; Y. SASSIER, « Le roi et la loi... ».

38. J. FAVIER, *Philippe le Bel...*, p. 404.

39. J. KRYNEN, *L'empire du roi...*, p. 86.

Vocables des sanctuaires, reliques, mentions dans les livres liturgiques ne sont pas négligés. Donations et pèlerinages ne le sont pas davantage. Les uns et les autres contribuent à préciser le sens et à apprécier la portée des représentations, matérielles, mais aussi mentales<sup>40</sup>, des saints guerriers que sont Georges, Guillaume, Maurice et Michel, celles que les « œuvres littéraires et artistiques », « productions de l'imaginaire<sup>41</sup> » par excellence, offrent au chercheur.

## Des images et des sens

Le *corpus* compte, pour la période et l'espace considérés, 392 images de saints guerriers. Il n'est en rien exhaustif. Œuvres détruites ou encore inconnues et celles qui relèvent de collections privées manquent à ce relevé. Arguer des aléas de la conservation voire de ceux de l'inventaire est toutefois plus facile que véritablement efficace car la première, comme le second, n'est pas sélective. Un saint apprécié des commanditaires et souvent représenté trouvera encore, *a priori*, sa place dans l'iconographie conservée. Les éléments parvenus jusqu'à nous sont toujours un reflet de la réalité<sup>42</sup>, fort pâle peut-être, mais, ici, suffisant pour permettre l'analyse<sup>43</sup>.

La répartition chronologique des représentations repérées révèle une évolution comparable à celle que les images, au sens le plus général du terme, connaissent en Occident après les querelles et controverses de l'époque carolingienne<sup>44</sup> : 24 au XI<sup>e</sup> siècle quand il s'agit de justifier les images, d'affirmer leur intérêt pastoral et de préciser les conditions d'un bon usage de celles-ci, 139 au XII<sup>e</sup> siècle puis 225 après 1200<sup>45</sup>. La croissance du *corpus* ne profite pas également à toutes les contrées du *regnum*. Si le nombre d'images conservées et localisables est faible voire nul sur le littoral landais, en Bretagne, en Bas-Poitou, dans le sud du Berry, l'est de la Picardie ou encore sur les confins nord-est de la Champagne, il est plus élevé en Auvergne, Aunis, Saintonge, Poitou comme dans le sud de la Bourgogne, le Toulousain et le Rouergue, la Touraine et le Vendômois ou, plus localement, à Chartres, à Paris, au Mont Saint-Michel et à Limoges<sup>46</sup>. Les fortes densités s'expliquent par la présence d'ateliers nombreux et spécialisés dans la production de manuscrits, à Paris par exemple, ou d'émaux à Limoges,

40. J.-C. SCHMITT, « Représentations », *Georges Duby...*, p. 267-278 ; *Id.*, « *Imago* : de l'image à l'imaginaire », *L'image. Fonctions...*, p. 29-37 ; *Id.*, « La culture de l'*imago*... ».

41. J. LE GOFF, *L'imaginaire...*, p. 421.

42. Sur ce point : A. ESCH, « Chance et hasard de transmission. Le problème de la représentativité et de la déformation de la transmission historique », *Tendances actuelles...*, p. 15-29.

43. L'ampleur du *corpus*, modeste, n'autorise pas le recours aux statistiques.

44. J.-C. SCHMITT, « De Nicée II à Thomas d'Aquin : l'émancipation de l'image religieuse en Occident », *Nicée II...*, p. 271-301.

45. Annexes, tableau 2.

46. Annexes, cartes 1-a à 1-d. Les cartes ont leurs limites, liées à la circulation des statues en ronde-bosse et des vitraux et à l'inévitable caractère partiel de l'enquête.

et d'établissements religieux dotés d'un *scriptorium* actif tels Cluny, Cîteaux, Moissac ou le Mont Saint-Michel. Il s'agit également de cités qui, comme Paris, Chartres ou Tours, accueillent princes ecclésiastiques et grands laïcs susceptibles d'être amateurs de manuscrits, donateurs de vitraux voire bâtisseurs de sanctuaires. Il n'y a pourtant rien de systématique. En effet, l'image coûte cher et toujours trop cher pour être le fruit d'une volonté gratuite. Les considérations économiques et matérielles ne suffisent pas, de plus, à expliquer une préférence pour un saint plutôt qu'un autre, pour un saint guerrier plutôt qu'un autre. Les « vides » deviennent de légitimes sources d'interrogation. Il y a eu, il est vrai, des destructions qui sont la conséquence d'accidents inhérents aux guerres ou aux incendies, de dévastations volontaires imputables aux huguenots du XVI<sup>e</sup> siècle ou aux révolutionnaires de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais aussi d'entreprises de reconstruction, d'embellissement, d'adaptation, de restauration qui conduisirent à démolir, enfouir ou recouvrir et, *ipso facto*, à faire disparaître nombre de représentations iconographiques. L'absence s'avère alors être un mirage. L'interrogation sur les espaces blancs de nos cartes, en particulier quand ceux-ci correspondent à des contrées riches en sculptures ou peintures des XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, s'impose car les pertes dues à l'histoire sont rarement sélectives. La carence constatée peut être le résultat d'un choix, d'une préférence pour d'autres saints ou pour d'autres sujets.

Avec 270 images à son honneur, Michel est le saint le plus fréquent, loin devant Georges, Maurice et, surtout, Guillaume respectivement figurés à 65, 33 et 24 reprises<sup>47</sup>. Il peut – c'est le cas le plus courant<sup>48</sup> – combattre le dragon, mais la représentation de l'épisode n'est jamais une simple « mise en image » du récit de l'Apocalypse, au demeurant bien pauvre en détails et précisions utiles au sculpteur, au peintre ou à l'orfèvre. Les normes et les canons n'étant pas fixés pour la période qui nous intéresse, la liberté et l'inventivité prévalent<sup>49</sup>. Actions, attitudes et attributs des saints varient. Ils rendent chaque image singulière et empêchent de la réduire au rang d'illustration. La représentation iconographique est, en effet, le résultat original d'un agencement complexe et réfléchi d'éléments qui entretiennent entre eux des relations donnant son sens à l'ensemble<sup>50</sup>. L'interprétation du *corpus*, construit et non donné, ne peut donc s'envisager sans l'analyse préalable de tous les éléments de la série. L'étude de chaque image est essentielle, mais elle nécessite, pour être efficace, d'abandonner l'idée, encore trop répandue, selon laquelle une représentation iconographique serait plus

47. Annexes, tableau 1.

48. Annexes, tableau 4-d.

49. R. BERLINER, « The Freedom... » ; J.-C. SCHMITT, « Liberté et normes des images occidentales », *Le corps...*, p. 135-164 ; J. BASCHET, « Inventivité et sérialité... », p. 108-111.

50. J.-C. SCHMITT, « L'historien et les images », *Le corps...*, p. 35-62, p. 46 et 48 ; M. TARDY, « L'analyse de l'image. Sur quelques opérations fondamentales », *L'image et la production du sacré...*, p. 25-34 ; J. BASCHET, « Inventivité... », p. 99.

facile à lire qu'un texte<sup>51</sup>. Elle requiert aussi « de ne pas continuer à plaquer systématiquement sur les images ce que disent les textes », mais, « au contraire, de tirer du sens des images elles-mêmes<sup>52</sup> ». Elle implique, *in fine*, le respect d'une « exigence double et contradictoire consistant à poser que certains éléments de base sont intelligibles immédiatement, et, en même temps, à ne considérer aucun motif comme évident<sup>53</sup> ». Forte de ces principes, l'observation doit porter sur la structure de l'image afin d'apprécier les hiérarchies internes à un même plan avec la distinction entre le haut et le bas, la droite et la gauche, le compartimentage comme les choix et les variations des couleurs. Elle vise également l'épisode représenté. Il convient de le « démonter » pour en déterminer les acteurs, repérer les caractéristiques de ceux-ci, identifier leurs gestes et saisir les relations qu'ils entretiennent.

Ici, ce sont les pièces de l'équipement – lance, épée, bâton, bouclier, casque, cotte de mailles, manteau ou encore cheval – et les actions entreprises, de la lutte – pour laquelle il faut préciser les conditions, l'identité de l'adversaire et le moment car la victoire n'est pas toujours acquise – à la représentation équestre voire pédestre du saint guerrier, en passant, pour Georges et Maurice, par une référence au martyr ou, pour Michel, au face-à-face avec le démon lors du jugement de l'âme à l'instant du décès, qui ont retenu l'attention. Le parti-pris est évident. Il ne l'est pas moins quand sont pointées les mentions de *miles*, *dominus*, *filius*, *avunculus*, *propinquus* ou *amicus* plutôt que celles de *campus*, *ager* ou *saltus* dans les actes de la pratique. Le relevé, affiné au fur et à mesure de l'appropriation du *corpus* et conservé dans des fiches propres à chaque œuvre, oriente la lecture, mais il permet aussi de préciser la signification des éléments présents sur l'image. Tableaux et cartes élaborés à partir des données recueillies offrent une vision globale de l'ensemble étudié, indispensable pour éviter l'écueil d'une « description sans perspective<sup>54</sup> ».

Les évolutions dans les thèmes et les configurations retenues deviennent sensibles. Elles concernent, entre autres, la victoire du Cappadocien sur le dragon, jamais figurée avant 1200, ou, après l'apparition du jugement de l'âme à l'instant du décès au début du XII<sup>e</sup> siècle, le passage de la balance de la main gauche de saint Michel à la main droite entre 1130 et 1160<sup>55</sup>. Les originalités s'affirment aussi. Il peut s'agir du nombre limité d'épées, de chevaux et de hauberts dans les images du combat de l'archange contre le monstre diabolique ou de la singularité d'une image, telle la peinture de

51. M. PASTOUREAU, C. RABEL, « Image, symbolique, imaginaire », *Tendances actuelles...*, p. 595-616, p. 595 ; J. BASCHET, D. RIGAUD, « Le médiéviste et les images à l'ère de l'écran global », *Être historien...*, p. 259-272, p. 265.

52. M. PASTOUREAU, C. RABEL, « Image, symbolique... », p. 599.

53. H. TOUBERT, *Un art dirigé...*, p. 33.

54. M. VOVELLE, « Des mentalités... », p. 24.

55. Annexes, tableaux 4a, 4c et 4d.

l'ébrasement de la fenêtre axiale de Saint-Jacques-des-Guérets qui montre saint Georges debout sur le dos de son adversaire, la pointe de la lance dressée vers le ciel et non plantée dans la gueule de l'animal<sup>56</sup>. Les concomitances deviennent également visibles. La prise en compte de la répartition spatiale complète l'approche diachronique. Ainsi, si l'on observe que la distinction entre le combat mené par saint Georges et celui qu'entreprend l'archange coïncide avec l'apparition des images consacrées à l'évaluation des œuvres des défunts<sup>57</sup>, on constate aussi que la mise en avant du guerrier cappadocien et l'évocation des réalités judiciaires de l'au-delà se combinent volontiers<sup>58</sup>.

« L'image, seule, ne dit rien ou presque<sup>59</sup> ». Elle est « localisée, engagée dans des situations et par là même traversée par les relations sociales que celles-ci mettent en jeu<sup>60</sup> ». Il faut, pour en saisir le sens, la situer dans son contexte socio-spatial. Il s'avère alors que la mise à mort de Maurice et celle de Georges sont des thèmes plus appréciés par les commanditaires des régions septentrionales du *regnum* que par ceux du Midi<sup>61</sup>, que la femme délivrée des griffes du dragon par le valeureux Cappadocien est surtout présente dans le nord-ouest de l'Aquitaine<sup>62</sup>, ou, enfin, que l'épée de saint Michel est, comme son casque et son haubert, peu fréquente, mais essentiellement attestée en Bourgogne méridionale<sup>63</sup>. La préférence pour un thème, une configuration ou un attribut et le choix d'un épisode au détriment d'un autre influent sur le discours dont l'image est le vecteur. Ils l'orientent et deviennent, ainsi, « révélateurs de la conception qu'une société se fait du monde et des moyens qu'elle s'invente pour avoir prise sur lui<sup>64</sup> ».

La nature du support de la représentation iconographique n'est pas non plus sans incidence sur la signification et la portée de celle-ci. L'image du saint guerrier peut, en effet, être une enluminure, une peinture, une sculpture<sup>65</sup>. Elle trouve encore sa place sur un sceau, une enseigne de pèlerinage ou dans la volute d'une crosse pastorale. Or, une évocation du combat de saint Michel verra son sens modifié selon qu'elle s'inscrira sur un sceau d'officialité ou s'intégrera dans le décor d'une façade. La différence de sens,

56. Saint-Jacques-des-Guérets (Loir-et-Cher), église Saint-Jacques, peinture de l'ébrasement gauche de la fenêtre axiale, 1170-1190. Annexes, tableau 4-a.

57. Annexes, tableaux 4-a et 4-d.

58. Annexes, cartes 2-a et 2-b.

59. M. PASTOUREAU, C. RABEL, « Image, symbolique, imaginaire », *Tendances actuelles...*, p. 595-616, p. 599.

60. J. BASCHET, « Images en acte et agir social », *La performance...*, p. 9-14, p. 10-11. M. PASTOUREAU, C. RABEL, « Image, symbolique... », p. 599.

61. Annexes, carte 2-a.

62. *Ibid.*

63. Annexes, carte 2-b.

64. B. D'HAINAUT-ZVENY, « Des compétences changeantes. Petit essai sur l'évolution des rôles assignés aux images dans les retables romans, gothiques et renaissants », *La performance...*, p. 87-99, p. 87.

65. Annexes, tableau 2.

de public et d'objectif explique que certains sujets aient des supports privilégiés. L'iconographie consacrée à Guillaume le montre. Les sceaux de l'abbaye de Gellone manifestent l'ambiguïté du personnage, face et revers signalant que Guillaume fut religieux et homme de guerre<sup>66</sup>, mais les enseignes de pèlerinage produites au même endroit n'évoquent que la facette « guerrière » de la personnalité du comte sanctifié<sup>67</sup>. Le discours est, dans les deux cas, adressé aux aristocrates. Il s'agit d'avertir ceux qui envisageraient de nuire aux intérêts de la communauté, de les prévenir des dangers auxquels ils s'exposent – Guillaume saurait protéger ses biens et ses fidèles – ou, au contraire, d'encourager la dévotion au saint dont le nez proéminent et le cornet, référence à l'appendice nasal « raccourci » par un coup d'épée asséné par le sarrasin Corsolt, rappellent qu'il fut aussi un héros d'épopée<sup>68</sup>. L'ambivalence du saint de Gellone explique également qu'il n'y ait aucune image de l'affrontement entre Guillaume et Ysoré, le géant sarrasin, en dehors des enluminures qui ornent les manuscrits du cycle d'Orange et des peintures – réalisées à la demande d'un laïc – de la tour Ferrande à Pernes-les-Fontaines<sup>69</sup>. La réticence disparaît quand il s'agit de Georges. Le combat du Cappadocien contre les sarrasins trouve sa place au sein des cathédrales comme celle de Clermont ou des églises paroissiales telle Saint-Julien de Poncé-sur-le-Loir car, à la différence de Guillaume qui aurait peut-être lutté avant tout pour son roi, Georges ne cherche qu'à défendre et à diffuser la foi chrétienne<sup>70</sup>.

Le contexte « immédiat » doit aussi être pris en compte pour lire l'image du saint guerrier. Sous le terme « enluminure » sont regroupées les représentations qui ornent des manuscrits liturgiques comme le graduel de Fontevraud<sup>71</sup>, des ouvrages de piété personnelle tels le *Livre d'images de Madame Marie* ou encore des recueils épiques comparables à celui, richement décoré, de la Bibliothèque municipale de Boulogne-sur-Mer<sup>72</sup>. Leur usage et leur rôle, indispensables à déterminer pour interpréter l'image, n'ont rien de commun. Une précaution similaire s'impose pour la sculpture.

66. Saint-Guilhem-le-Désert (Hérault), abbaye de Gellone, sceau. 1245 ; *ibid.*, sceau, 1284.

67. *Ibid.*, enseigne de pèlerinage (Paris, Musée national du Moyen Âge, Inv. cl. 18 033), xiii<sup>e</sup> siècle ; *ibid.*, enseigne de pèlerinage (Londres, Museum of London), xi<sup>e</sup> siècle ? ; *ibid.*, enseigne de pèlerinage (Londres, Museum of London), xi<sup>e</sup> siècle ? ; *ibid.*, enseigne de pèlerinage (Londres, Museum of London), xi<sup>e</sup> siècle ?

68. L. MACE, « Icône du saint, figure du héros : les déclinaisons du cor sur les sceaux et les monnaies dans la Provence et le Languedoc des xii<sup>e</sup>-xiii<sup>e</sup> siècles », *Entre histoire et épopée...*, p. 135-161, p. 139-154.

69. Pernes-les-Fontaines (Vaucluse), peinture de la tour Ferrande, fin xiii<sup>e</sup> siècle.

70. Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), cathédrale Notre-Dame, peinture de la chapelle Saint-Georges, registre inférieur, fin xiii<sup>e</sup> siècle ; Poncé-sur-le-Loir (Sarthe), église Saint-Julien, peinture du mur nord de la nef, 1160-1170.

71. Graduel à l'usage de l'abbaye Notre-Dame de Fontevraud, originaire de Paris (Limoges, BM, ms. 2), fol. 129<sup>v</sup>, 1250-1260.

72. *Livre d'images de Madame Marie* (Paris, BNF, ms. Na fr. 16 251), fol. 89, 86<sup>v</sup>, 55<sup>v</sup> et 56, 1285-1295 ; Cycle de Guillaume d'Orange originaire de l'est de la Picardie (Boulogne-sur-Mer, BM, ms. 192), fol. 21, 38, 46, 73, 93, 301, 310, 327, 1295.

Cette dernière peut être tout aussi bien le relief qui prend place au portail d'une église que le chapiteau historié d'un cloître. C'est le cas pour le combat de l'archange contre le dragon qui est présent sur la façade de Saint-Michel d'Entraigues comme au cœur de l'abbaye moissagaise<sup>73</sup>. L'épisode figuré est le même, mais le public auquel l'image est destinée n'est pas comparable. Le commentaire ne peut, dès lors, se dispenser d'une attention à la nature du sanctuaire qui abrite la représentation du saint guerrier ou à celle du manuscrit qui la renferme. Il ne doit pas non plus négliger la distinction qu'il y a entre une image placée dans le chœur d'un lieu de culte – telle la peinture consacrée à saint Michel à Saint-Hilaire de Poitiers<sup>74</sup> – et une autre qui donne toujours à voir le combat de l'archange contre le dragon, mais décore la façade d'une église, comme celle de Chail<sup>75</sup>, ou le revers de celle-ci<sup>76</sup>. Le contexte dans lequel la représentation est vue et le cadre rituel voire liturgique dans lequel elle s'inscrit doivent être précisés.

L'image est, de plus, à l'exception des sceaux, des enseignes de pèlerinage et des objets aussi précieux que les crosses pastorales, rarement isolée. Elle ne prend son sens qu'en interaction avec les éléments qui l'entourent. Ainsi, à Saint-Jacques-des-Guérets, Georges, debout sur le dragon, terrasse son adversaire<sup>77</sup>, mais le choix de cet épisode, la configuration retenue et le fait de ne pas doter le saint guerrier d'un nimbe ne peuvent se comprendre si on néglige la représentation de saint Augustin qui lui fait face. L'évêque, crossé et mitré, livre lui aussi un combat. Il foule aux pieds un personnage barbu, grimaçant, difforme qui pourrait être un démon ou, plus sûrement, un hérétique. Le guerrier et le pontife sont valorisés. Les luttes qu'ils entreprennent le sont également. Le nimbe du prélat les distingue pourtant : il manifeste la singularité voire la prééminence de l'homme d'Église.

L'examen de l'environnement iconographique permet encore de repérer des associations récurrentes, avec David en particulier. Le roi d'Israël est figuré sur le portail des martyrs de la cathédrale de Chartres où sont présents Georges et Maurice<sup>78</sup>. Il l'est aussi, avec les autres princes d'Israël<sup>79</sup>, à la Sainte-Chapelle où un des médaillons peints du revers de la façade évoque la mise à mort du Cappadocien<sup>80</sup>. Il l'est encore sur dix enluminures du

73. Saint-Michel (Charente), église Saint-Michel, tympan de la façade ouest, 1<sup>er</sup> ½ XII<sup>e</sup> siècle ; Moissac (Tarn-et-Garonne), abbaye Saint-Pierre, chapiteau du cloître, début XII<sup>e</sup> siècle.

74. Poitiers (Vienne), collégiale Saint-Hilaire-le-Grand, peinture du bras nord du transept, 3<sup>e</sup> ¼ XII<sup>e</sup> siècle.

75. Chail (Deux-Sèvres), prieuré Saint-Pierre, relief de la façade ouest, début XII<sup>e</sup> siècle.

76. Lutz-en-Dunois (Eure-et-Loir), église Saint-Pierre, peinture du revers de la façade, fin XI<sup>e</sup> siècle.

77. Saint-Jacques-des-Guérets (Loir-et-Cher), église Saint-Jacques, peinture de l'ébrasement gauche de la fenêtre axiale, 1170-1190.

78. Chartres (Eure-et-Loir), cathédrale Notre-Dame, statue-colonne de l'ébrasement droit du portail sud, 1230-1235 ; *ibid.*, statue-colonne de l'ébrasement gauche du portail sud, 1230-1235 ; *ibid.*, vue générale du portail des martyrs (portail sud), 2<sup>e</sup> ¼ XIII<sup>e</sup> siècle.

79. J.-M. LENIAUD, F. PERROT, *La Sainte-Chapelle...*, p. 161 et 168-171.

80. Paris, Sainte-Chapelle, premier quadrilobe peint du côté gauche du revers de la façade occidentale de la chapelle haute, 1240-1250.

bréviaire de Philippe le Bel<sup>81</sup>, Georges et Maurice faisant chacun l'objet d'une miniature<sup>82</sup>. Le roi franc est le point commun à toutes ces œuvres. Il en est le destinataire ou le commanditaire. Il peut même être représenté. C'est le cas à Notre-Dame de Chartres où il est sculpté au sommet de la troisième voussure<sup>83</sup>, et à la Sainte-Chapelle, sur la verrière dite « des Reliques ». La figure du saint guerrier contribue à la définition de la mission du *rex Francorum* que la référence à David précise, complète et justifie. Écarter cette dernière de l'analyse alors que les commanditaires lui accordent une attention particulière quand ils évoquent les liens qui unissent le roi franc à Georges, Maurice et Michel, rendrait délicate la compréhension des choix, singuliers, qui ont été retenus.

Faire réaliser une représentation iconographique impose, de fait, de préciser les attributs, les gestes, les attitudes du saint guerrier choisi comme les combinaisons ou les associations au sein desquelles celui-ci s'inscrit. De telles décisions ne sont pas dépourvues de réflexion. Elles répondent plutôt à une volonté d'exprimer un idéal, quitte à l'adapter aux circonstances pour le rendre plus acceptable ou, à l'inverse, à insister sur certains aspects afin de conforter une position fragile, peut-être contestée, ou de manifester des ambitions voire des revendications. Dans ce dernier cas, une contradiction entre le discours dont les images sont les vecteurs et celui véhiculé, au même moment, par des écrits ou par une iconographie émanant d'autres auteurs/commanditaires n'est pas à exclure. La Sainte-Chapelle en offre un bel exemple avec le décalage entre le message des verrières et les sermons des prédicateurs, celui du cardinal Eudes de Châteauroux lors de la consécration du sanctuaire en avril 1248 et celui du franciscain Jean de Samois pour la fête des reliques célébrée en 1272-1273 en particulier<sup>84</sup>. Jean de Samois vante les mérites de Saint Louis qui a procédé à la translation de la précieuse couronne à Paris, mais il exploite aussi le vitrail de la Passion pour souligner la nécessité de la pénitence puis avertir les « hommes de pouvoir » menacés par l'orgueil et les juges parfois plus sensibles à l'appât du gain qu'« à la cause des pupilles et des veuves<sup>85</sup> ». Le cardinal avait préféré comparer les deux Testaments ; s'il avait pu, ainsi, inscrire les Capétiens dans la continuité des rois d'Israël, il avait également insisté sur le sacrifice du Golgotha et rappelé que tout pouvoir est, en dernière instance, subordonné au seul vrai roi qu'est le Christ<sup>86</sup>. Les vitraux n'expriment pas ces idées. Commandés par Saint Louis ou par son entourage proche, ils ne visent qu'à exalter la

81. Bréviaire de Paris dit bréviaire de Philippe le Bel (Paris, BnF, ms. lat. 1 023), fol. 7 v°, 8, 9, 16, 21, 26, 31, 42, 54, 202 v°, 1290-1295.

82. *Ibid.*, fol. 319 v° et 436 v°, 1290-1295.

83. Chartres (Eure-et-Loir), cathédrale Notre-Dame, portail des martyrs (portail sud), sculpture du sommet de la voussure, 2<sup>e</sup> ¼ XIII<sup>e</sup> siècle.

84. A. CHARANSONNET, F. MORENZONI, « Prêcher sur les reliques de la Passion à l'époque de Saint Louis », *La Sainte-Chapelle...*, p. 61-99.

85. N. BERIOU, *L'avènement...*, 1, p. 344.

86. A. CHARANSONNET, *L'Université...*, p. 438 et sq.

royauté franque. L'écart entre les propos des hommes d'Église et « l'autoportrait moral et politique<sup>87</sup> » livré par le roi est sensible. Il ne doit pourtant pas conduire à opposer les deux discours, ni même à arguer de l'un pour nuancer l'autre. Il s'agit plutôt d'admettre que l'image, source au même titre que le texte, n'est pas nécessairement une illustration de ce dernier et que deux messages présentés en un même lieu, l'un par un homme d'Église et l'autre par le prince, peuvent être différents. Il n'y a guère de prépondérance. Il n'y a qu'une obligation : tenir compte de l'un pour éclairer l'analyse de l'autre, comprendre l'ensemble et saisir les relations qu'entretiennent les auteurs et les commanditaires.

L'image, volontiers ambivalente, parfois ambiguë, n'est pas la « Bible des illettrés ». Elle délivre des messages multiples qui peuvent se concevoir sous la forme de « cercles concentriques organisés autour du sens structural dont l'élucidation suppose une interprétation globale de l'œuvre, les sens perçus s'éloignant progressivement de ce noyau, en fonction tant de la culture du spectateur que du mode de consommation de l'œuvre<sup>88</sup> ». Replacée dans son contexte et lue avec soin, elle se fait révélateur des réalités sociales, politiques, spirituelles et religieuses qui ont pu, à un moment donné, conduire le commanditaire à retenir tel saint guerrier plutôt qu'un autre et à préférer une configuration à une autre. Elle doit, pour être bien appréciée, être éclairée par les autres sources de l'imaginaire que sont les œuvres littéraires.

## Des mots et des faits

La Bible est d'une importance primordiale pour notre propos. Elle définit les principaux traits de la personnalité de saint Michel, tout autant *princeps* du peuple de Dieu, défenseur de l'âme des défunts que vainqueur du dragon<sup>89</sup>, mais ces passages qui ont été copiés, lus, écoutés et médités ont aussi inspiré d'autres écrits. Les commentaires des Écritures et les écrits hagiographiques consacrés à l'archange ont pu livrer des détails sur les actes et les attitudes de saint Michel. Épopée, fables, poèmes comme récits de miracles rappellent le rôle psychopompe de l'archange, son active participation aux « justices de l'au-delà<sup>90</sup> » comme sa lutte contre l'Antéchrist. La référence et l'allusion valorisent le guerrier qui, mort sur le champ de bataille, bénéficie de l'attention de saint Michel ou confèrent une force plus grande à un propos moralisateur. Elles manifestent encore, le cas échéant, la dimension eschatologique d'une opération militaire en l'assimilant, pour la plus grande gloire de ceux qui la mènent, à l'affrontement des derniers temps.

87. Nous empruntons cette formule à Y. CHRISTE, « Un autoportrait moral et politique de Louis IX : les vitraux de sa chapelle », *La Sainte-Chapelle...*, p. 251-294.

88. J. BASCHET, « Inventivité... », p. 106.

89. Apocalypse 12, 7 ; Livre de Daniel 10, 12-13 ; 10, 20-21 ; 12, 1-2 ; Épître de Jude 9.

90. J. BASCHET, *Les justices...*

Les écrits bibliques fournissent également des motifs tel celui de l'apparition d'un guerrier aux côtés des troupes chrétiennes. Le schéma narratif est emprunté au Livre des Macchabées, qui signale la présence d'un mystérieux cavalier armé d'une lance auprès de Judas Macchabée et de ses frères lors de l'affrontement avec le Syrien Lysias<sup>91</sup>. Il est adapté, précisé, développé dans nombre de chroniques, celle de Geoffroy Malaterra, qui, écrite entre 1098 et 1101, rapporte gestes et faits d'armes des Guiscard en Sicile<sup>92</sup>, comme celles des croisades. Rédigés dans les premières années voire décennies du XII<sup>e</sup> siècle et inspirés les uns des autres parfois<sup>93</sup>, les récits de l'expédition organisée à l'appel d'Urbain II font état du surgissement de *sancti bellatores*, dont Georges et parfois Maurice, lors de la bataille d'Antioche en juin 1098<sup>94</sup>. L'œuvre d'Ernoul, seigneur d'Orient et écuyer au service de Balyan d'Ibelin, arrangée dans les années 1230 par Bernard, trésorier de Saint-Pierre de Corbie, évoque également l'intervention du saint cappadocien à Montgisard, le 25 novembre 1177<sup>95</sup>.

Les chroniques ajoutent une nouvelle facette au portrait du saint guerrier. Elles offrent à l'hagiographe l'opportunité d'enrichir son propos. Elles complètent *vita*, passions voire miracles des saints Georges, Maurice et Guillaume<sup>96</sup>, et alimentent l'épopée. En effet, la *Chanson d'Antioche* et la *Conquête de Jérusalem* sont directement inspirées des exploits des croisés. Elles rappellent, à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, les circonstances miraculeuses de la victoire d'Antioche et, pour la dernière, la participation de saint Georges à la prise de la Ville sainte<sup>97</sup>. La *Chanson d'Aspremont* transpose même l'apparition des saints guerriers dans un contexte carolingien : Georges, Démétrius et Mercure accompagnent Roland sur le champ de bataille<sup>98</sup>. Datée des années 1187-1191, elle est, comme les chansons de croisade évoquées plus haut, une réaction au triomphe de Saladin à Hattin et à la perte, subséquente, de Jérusalem par les chrétiens. Elle vise, au même titre que les autres et avec un recours similaire à la figure des saints guerriers, à encourager l'organisation d'une troisième expédition en Terre sainte<sup>99</sup>.

Les récits épiques se mêlent aisément aux considérations hagiographiques. Le cas le plus accompli est celui, exceptionnel, de Guillaume dont la

91. Second livre des Macchabées 11, 5-12.

92. GEOFFROY MALATERRA, *De rebus gestis...*, II, 33, p. 43-44.

93. J. FLORI, *Chroniqueurs...*

94. *Histoire anonyme...*, p. 151-159; PIERRE TUBEBODE, *Historia de Hierosolymitano itinere*, p. 68-69 et 81; *Id.*, *Historia peregrinorum...*, p. 173 et 183; BAUDRI DE BOURGUEIL, *Historia Hierosolimitana*, p. 77 et p. 95-96; GUIBERT DE NOGENT, *Dei gesta per Francos*, p. 206; HUGUES DE FLEURY, *Itineris Hierosolymitani...*, p. 365; ROBERT LE MOINE, *Historia Iherosolimitana*, p. 832; *Gesta Francorum...*, p. 496; HENRI DE HUNTINGTON, *De captione Antioche...*, p. 378; GUILLAUME DE MALMESBURY, *Gesta regum Anglorum*, col. 1315-1316; *La chronique de Saint-Maixent...*, p. 160-163.

95. *Chronique d'Ernoul...*, p. 43-45.

96. JACQUES DE VORAGINE, *Legenda aurea*, p. 391-392.

97. *La Chanson d'Antioche...*, v. 9052-9079; *La Chanson de Jérusalem*, v. 9375-9383.

98. *La Chanson d'Aspremont*, v. 8505-8610; *Aspremont...*, v. 8120-8700.

99. W. VAN EMDEN, « *La Chanson d'Aspremont...* ».

*vita*, nourrie de la légende, séduit. Orderic Vital n'apprécie guère les *cantilènes* des jongleurs, mais il recopie la *Vita Guillelmi* sans omettre les passages qui, comme la prise d'Orange et celle de Nîmes, sont inspirés de l'épopée<sup>100</sup>. Aimery Picaud, vers 1140, témoigne également de la diffusion et du succès de cette *vita* singulière. Dans les quelques lignes qu'il consacre au « bienheureux confesseur Guillaume », il note que celui-ci prit ses fonctions en Septimanie, mais franchit rapidement le Rhône et s'empara de Nîmes puis d'Orange<sup>101</sup>.

*Vita*, passions, fabliaux, chansons épiques et chroniques contribuent à broser, ensemble, les portraits des saints guerriers. Elles les précisent aussi et, le cas échéant, les nuancent. Les *exempla* et les sermons évoquent une action ou une qualité attribuée au saint, focalisent *stricto sensu*, puis interprètent pour, à leur tour, orienter la *memoria* et nourrir l'« imagination ». Les mentions qui émaillent la littérature retouchent encore l'image du saint combattant. Elles manifestent le lien qui unit le saint guerrier à l'homme d'armes<sup>102</sup>. Elles privilégient également une facette de la personnalité du saint au détriment des autres ou en révèlent d'autres, en associant, par exemple, un saint à un type de conflit particulier comme la croisade, à des contingents singuliers, telle l'armée du monarque, au royaume voire au roi lui-même et à sa lignée. Précisions toujours trop laconiques, observations discrètes et allusions rapides sont essentielles à l'analyse et indissociables des mentions de lecture des récits évoquant le saint guerrier. De fait, ces références permettent d'en identifier le public, d'en déterminer le contexte et d'en saisir les objectifs et les motivations. On apprend ainsi, dans *La Naissance du Chevalier au Cygne*, qu'après avoir été adoués, les jeunes chevaliers veillèrent toute la nuit et écoutèrent un jongleur leur « conter », jusqu'au matin, la vie de saint Maurice<sup>103</sup>. Orderic Vital signale aussi que le Thébain était, avec Démétrius, Georges et Eustache, une figure majeure de la prédication apportée par le chapelain Gérold aux guerriers qui fréquentaient la cour du comte d'Avranches et de Chester dans les premières décennies du XII<sup>e</sup> siècle<sup>104</sup>. Ambroise note, dans son *Estoire de la guerre sainte*, qu'au cours de l'hiver 1190-1191 qu'ils passèrent en Sicile avant de partir pour Acre, les hommes de Richard Cœur-de-Lion écoutaient la *Chanson d'Aspremont*<sup>105</sup>. Gerbert de Montreuil précise encore, vers 1227-1229, dans son *Roman de la Violette*, que Gérard, invité à chanter à la cour du

100. ORDERIC VITAL, *The Ecclesiastical History...*, 3, p. 216-227.

101. AYMERI PICAUD, *Guide du pèlerin...*, p. 46-48.

102. *Aye d'Avignon...*, v. 1782-1783 et v. 2819-2820; *La Chevalerie Ogier...*, v. 6691, v. 6784, v. 7395-7396, v. 10994-10995, v. 12506-12512; JEAN RENART, *L'Escoufle...*, v. 935-937; *Id.*, *Le roman de la rose...*, v. 2320-2321; JACQUES BRETTEL, *Le tournoi de Chauvency...*, v. 890-893, v. 928-930; *Le roman de Renart...*, v. 10838-10843, v. 13665-13667; *La Chanson d'Antioche...*, v. 6064; *Les Enfances Vivien*, v. 851-853...

103. *La Naissance du Chevalier au Cygne*, v. 3176-3195.

104. ORDERIC VITAL, *The Ecclesiastical History...*, 3, p. 216.

105. AMBROISE, *Estoire de la guerre sainte...*, v. 516, v. 4188 et v. 8491-8493.

duc de Nevers, entonna « I ver de Guillaume au court nés/A clere vois et à douch son<sup>106</sup> ». Le comte d'Orange sert, quelques vers plus loin, d'élément de comparaison. Le propos est, en l'occurrence, flatteur : Gérard se bat et monte à cheval avec une adresse que nul n'égale<sup>107</sup>, sinon Guillaume.

Divers par leur nature, leur public, leurs objectifs, mais aussi par leurs lieux et milieux d'origine, les textes réunis possèdent, comme les représentations iconographiques, leurs spécificités. On ne lit pas une vie de saint comme un roman de chevalerie, mais une même rigueur doit prévaloir dans l'analyse de l'une et de l'autre. Deux principes s'imposent. Le premier consiste à ne pas être « impressionné face au monument qu'est le texte réputé être un chef-d'œuvre ». Le second serait son contraire. Il interdit d'adopter une démarche « légère et désinvolte » face à des écrits qui ne bénéficieraient pas d'une réputation aussi flatteuse<sup>108</sup> ou, pire, qui seraient considérés comme moins « sérieux » qu'une charte, un compte, une chronique ou un acte émanant d'une chancellerie.

Quelle que soit sa nature, le récit, en vers ou en prose, profane ou non, est un moyen d'aborder les sociétés qui l'ont vu naître et qui l'ont apprécié. Il faut, pour faire œuvre d'historien, saisir ce qui « fait sens », appréhender « la connivence entre le texte et le public » puis l'évolution de celle-ci<sup>109</sup>. Le vocabulaire doit retenir l'attention. La valeur des mots, admise et soulignée dans les études qui portent sur les actes de la pratique, n'est pas moindre dans une chanson de geste ou dans une chronique. Le lexique utilisé pour décrire personnages et situations est celui qu'emploient ceux qui lisent ou écoutent le récit. Il s'agit, sans verser dans un positivisme outrancier, de considérer qu'un mot n'est jamais interchangeable avec un autre et que le choix d'un verbe, d'un nom, d'un adjectif voire d'un article, d'une conjonction comme d'un adverbe n'est pas insignifiant.

Relever systématiquement les mentions des saints guerriers, préciser leur contexte et noter les éléments qui contribuent autant à définir ces singuliers combattants qu'à les rendre « imaginables » sont des préalables indispensables. Le bilan ainsi établi révèle que la robe des chevaux que Georges et ses compagnons montent quand ils interviennent pour secourir les chrétiens en lutte contre les sarrasins est toujours blanche<sup>110</sup>, mais aussi que l'adjectif « saint » n'est employé qu'une fois pour qualifier Guillaume dans les quelque

106. GERBERT DE MONTREUIL, *Le Roman de la violette...*, v. 1404-1433.

107. *Ibid.*, v. 4895-4906.

108. M. BOUHAÏK-GIRONES, « L'historien face à la littérature. À qui appartiennent les sources littéraires médiévales? », *Être historien...*, p. 151-161, p. 157.

109. *Ibid.*, p. 158.

110. *Histoire anonyme...*, p. 154; PIERRE TUDEBODE, *Historia de Hierosolymitano itinere*, p. 81; *Id.*, *Historia peregrinorum...*, p. 173 et 183; BAUDRI DE BOURGUEIL, *Historia Hierosolimitana...*, p. 77; GUIBERT DE NOGENT, *Dei gesta per Francos...*, p. 206; HUGUES DE FLEURY, *Itineris Hierosolymitani...*, p. 365; HENRI DE HUNTINGTON, *De captione Antiochæ...*, p. 378; *Gesta Francorum...*, p. 496; *La chronique de Saint-Maixent...*, p. 163.

52 540 vers que représentent, réunis, les *Aliscans*, le *Charroi de Nîmes*, la *Prise d'Orange*, le *Couronnement de Louis*, les *Enfances Guillaume*, le *Moniage Guillaume*, les *Enfances Vivien*, la *Chevalerie Vivien*, le *Moniage Rainouart*, la *Bataille Loquifer*, la *Chanson de Guillaume* et, enfin, le *Siège de Barbastre*<sup>111</sup>. Une lecture diachronique des données recueillies montre encore, entre autres, la déperdition du terme « martyr » pour qualifier Georges et Maurice dans les chroniques des croisades<sup>112</sup>. Que l'évocation de la mise à mort de ces deux saints se réduise à ce seul mot dans les récits des expéditions en Terre sainte est déjà un fait notable. Que les chansons épiques ne mentionnent aucunement leur supplice en est un second. Ils sont, l'un et l'autre, d'autant plus remarquables que les récits hagiographiques et les écrits liturgiques insistent – avec foule de détails pour les premiers – sur l'exécution des deux soldats. La lecture des récits bâtis sur un même schéma narratif, tel le surgissement des *sancti bellatores* sur le champ de bataille, permet enfin de pointer des nuances et des évolutions qui, riches de sens, portent autant sur l'identité des saints et leur nombre que sur l'attitude et les réactions des guerriers témoins de l'épisode.

Les conditions dans lesquelles le texte est proposé au chercheur méritent aussi attention. Chansons, romans ou poèmes qui ont fait l'objet d'une édition critique sont le résultat de la consultation des différents manuscrits qui les renferment et, en vertu de « la primauté de l'œuvre sur le document », ils ne correspondent, bien souvent, à aucun d'eux précisément<sup>113</sup>. L'historien doit alors se prémunir des œillères que pourrait lui imposer l'édition et veiller à prendre en compte les différents témoins car ajouts et retrais ne sont pas forcément la faute du copiste. L'environnement socio-politique peut expliquer les variantes et les différences, parfois significatives, entre deux versions d'un même texte. C'est le cas, par exemple, pour la *Chanson d'Aspremont* qui relate, vers 1187-1191, la campagne menée par Charlemagne en Italie du Sud contre les troupes du sarrasin Agolat. Elle mentionne, entre autres, le surgissement de trois « cavaliers blancs » aux côtés des contingents francs et, plus particulièrement, de Roland. Le récit est intéressant, *a fortiori* s'il est lu et analysé à la lumière de ceux fournis par les chroniqueurs de la première croisade quelques décennies plus tôt. La consultation des diverses copies l'est également. De fait, le manuscrit français 25 529 de la Bibliothèque nationale de France, « représentatif des versions françaises de cette chanson au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>114</sup> », mentionne les saints Georges et Maurice<sup>115</sup>, mais le Thébain a été remplacé par Mercure dans la version du Mi. LM 6 de la Bibliothèque universitaire de Nottingham, copiée

111. *Le Moniage Guillaume*, v. 6854.

112. Annexes, tableau 5.

113. M. BOUHAÏK-GIRONES, « L'historien face à la littérature. À qui appartient les sources littéraires médiévales? », *Être historien...*, p. 151-161, p. 160.

114. *Aspremont...*, p. 39.

115. *Ibid.*, v. 8 204-8 206, v. 8 215-8 218, v. 8 695-8 696.

dans le courant du troisième quart du même siècle, dans le monde anglo-normand<sup>116</sup>.

Une œuvre littéraire n'est, de plus, jamais copiée par hasard. Elle s'inscrit, avec d'autres le plus souvent, dans un manuscrit qui a été commandé et, souvent, réalisé en un lieu différent de celui dont sont issus la chanson ou le roman. C'est le cas, en particulier, pour les récits qui vantent les exploits du comte mort à Gellone et qui nous sont parvenues sous une « parure d'oïl<sup>117</sup> ». Elles furent appréciées dans le nord du royaume, mais l'étude ne peut se restreindre à cette popularité dans les contrées septentrionales du *regnum Francorum*. Elle doit aussi prendre en compte « l'imaginaire social et littéraire<sup>118</sup> » qui alimenta leurs débuts dans le Midi et les marque encore<sup>119</sup>.

S'interroger sur les motivations qui ont pu conduire le commanditaire du volume à retenir des œuvres plus que d'autres s'impose. Chercher à comprendre ce qui, dans ces récits, a pu séduire est tout aussi indispensable. Ces questions sont délicates, mais l'iconographie, quand elle orne le volume, peut aider à y répondre car elle a été choisie par celui qui a voulu le manuscrit. Elle lève donc, parfois, le voile sur les préoccupations, les centres d'intérêts et la sensibilité du commanditaire. Le décor, avec ce qu'il donne à voir comme avec ce qu'il tait, permet aussi de nuancer l'analyse du texte. Un exemple suffira à le montrer, celui de la *Chanson d'Aspremont*. Georges et ses compagnons interviennent auprès de Roland, mais les commanditaires ont longtemps préféré faire représenter d'autres scènes, l'adoubement du neveu de Charlemagne et la participation du jeune homme aux combats en particulier<sup>120</sup>. Il faut attendre les années 1460 et la réalisation d'un manuscrit des *Croniques et conquestes de Charlemaine* de David Aubert et sa décoration par Jean le Tavernier pour que Georges, Mercure et Démétrius entourent Roland sur le champ de bataille<sup>121</sup>.

116. *La Chanson d'Aspremont*, v. 8 603-8605.

117. G. BRUNEL-LOBRICHON, « Histoire et fiction. Guillaume et l'épique occitan », *Entre histoire et épopée...*, p. 279-291, p. 290.

118. C. DUHAMEL-AMADO, « *Le miles conversus et fundator*: de Guillaume de Gellone à Pons de Lérans », *Guerriers et moines...*, p. 419-427, p. 427.

119. La légende circule déjà dans le sud du monde franc dans la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle au moins; le *Fragment de La Haye*, un texte composé en latin entre 980 et 1030, qui chante la geste des principaux héros de ce qui n'est pas encore le cycle de Guillaume d'Orange, et la *Nota Emilianense*, un écrit d'un moine de San Millan de la Cogolla qui rappelle, vers 1065-1075, la venue de Charlemagne à Saragosse en 778, en témoignent. C'est seulement avec la *Chanson de Guillaume*, rédigée vers 1140, que se développent les récits en langue d'oïl qui, du milieu du XI<sup>e</sup> siècle aux premières décennies du siècle suivant, amplifient la geste du guerrier « au cort nes », au coup de poing magistral et au rire tonitruant. Ils développent également celle de ses neveux ou de ceux qui, comme Rainouart, s'intègrent au cycle pour souligner le rôle du « fier lignage » dans la défense du *regnum Francorum* voire de la chrétienté et l'indispensable soutien que celui-ci apporte à un roi, Louis, aussi faible qu'ingrat.

120. E. DEHOUX, « Roland dans la *Chanson d'Aspremont*. Du texte aux images », *Comunicazione...*, p. 255-293, p. 269-282.

121. Bruxelles, BR, ms. 9.066, fol. 326 v<sup>o</sup> et 334.

Écrits bibliques et hagiographiques, récits édifiants, fabliaux, romans, chansons épiques comme chroniques façonnent, tous et ensemble, la représentation du saint guerrier, celle qu'élabore celui qui écoute puis se souvient, mais également celle que le peintre, le sculpteur, le verrier ou l'orfèvre doivent réaliser et offrir aux regards du public. Matérielles et mentales, les images des *sancti bellatores* sont variées, différentes, changeantes également. Elles se ressemblent, se distinguent, se démarquent les unes des autres, se positionnent aussi les unes par rapport aux autres, mais elles demeurent, malgré la place considérable de saint Michel et sa prééminence, complémentaires. Étroitement liées à l'environnement qui a vu leurs commanditaires opter pour ce qu'elles sont, elles sont « déterminées par les besoins d'une époque », conçues pour « tempérer les urgences du réel<sup>122</sup> ». Elles connaissent donc des popularités variables et des retouches appuyées. Fruits d'un contexte spirituel et religieux autant que social et politique, mais décalées par rapport à celui-ci puisqu'elles comprennent une part d'idéal et révèlent ce qui a semblé prioritaire aux yeux de l'homme ou de l'institution qui ont demandé leur réalisation, elles en sont aussi les témoins. Elles permettent d'aborder la société qui les a produites, de préciser les relations qu'entretiennent les hommes qui la composent – clercs, guerriers et princes en particulier –, de saisir le rapport avec l'au-delà et, *in fine*, la fin des temps. Elles en révèlent également l'évolution, entre le XI<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle. Diverses, abondantes, dotées de caractères propres qui doivent être respectés, croisées, confrontées aux autres sources, iconographiques, mais aussi écrites, qu'il s'agisse d'actes de la pratique, de chroniques, de traités théologiques ou politiques, de récits hagiographiques ou édifiants ou encore de textes liturgiques, et éclairées par celles-ci, les représentations des saints guerriers rendent possible une histoire à la jonction des « histoires spéciales<sup>123</sup> ». Elles servent, dans la France des XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, autant à brosser le portrait du combattant idéal qu'à soutenir la cause du roi capétien ou celle des partisans de la réforme de l'Église.

122. B. D'HAINAUT-ZVENY, « Des compétences changeantes. Petit essai sur l'évolution des rôles assignés aux images dans les retables romans, gothiques et renaissants », *La performance...*, p. 87-99, p. 87.

123. A. GUERREAU, *L'avenir...*, p. 133.